

- 1** **Béralde.**- Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.
- Toinette.**- Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.
- 5** **Argan.**- Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?
- Béralde.**- Bon, étudier. Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux, qui ne sont pas plus habiles que vous.
- Argan.**- Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes
- 10** qu'il y faut faire.
- Béralde.**- En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.
- Argan.**- Quoi ? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?
- Béralde.**- Oui. L'on n'a qu'à parler ; avec une robe, et un bonnet, tout galimatias
- 15** devient savant, et toute sottise devient raison.
- Toinette.**- Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.
- Cléante.**- En tout cas, je suis prêt à tout.
- Béralde.**- Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?
- 20** **Argan.**- Comment tout à l'heure ?
- Béralde.**- Oui, et dans votre maison.
- Argan.**- Dans ma maison ?
- Béralde.**- Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.
- 25** **Argan.**- Mais, moi que dire, que répondre ?
- Béralde.**- On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer quérir.
- Argan.**- Allons, voyons cela.
- Cléante.**- Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos
- 30** amies... ?
- Toinette.**- Quel est donc votre dessein ?
- Béralde.**- De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.
- 35** **Angélique.**- Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.
- Béralde.**- Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses

fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un
personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise
40 cela. Allons vite préparer toutes choses.

Cléante, à *Angélique*.- Y consentez-vous ?

Angélique.- Oui, puisque mon oncle nous conduit.

TROISIÈME INTERMÈDE

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant, et
45 danse.

ENTRÉE DE BALLET

*Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle, et placer les bancs en cadence. Ensuite
de quoi toute l'assemblée, composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-
deux docteurs et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux
50 chantants, entre, et prend ses places, selon les rangs.*

PRAESES

Sçavantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis ;
55 Et vos, altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
60 Salus, honor, et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti Confreri,
En moi satis admirari,
Qualis bona inventio,
65 Est medici professio :
Quam bella chosa est, et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ suo nomine solo
Surprenanti miraculo,
70 Depuis si longo tempore
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Explication linéaire : le dénouement

Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte III, scène 14 : le dénouement

Présentation de l'œuvre (à vous de la rédiger à partir de vos connaissances).

Présentation de l'extrait (situation dans l'œuvre) : Juste avant cet extrait, la pièce semble terminée : Argan a banni Béline et a donné son consentement à Angélique pour qu'elle épouse Cléante. Le sort des deux jeunes gens semble enfin trouver une issue heureuse. Mais la condition imposée par Argan (que Cléante devienne médecin) montre qu'il n'est toujours pas guéri de sa folie, et qu'il va continuer à la faire subir à son entourage en tyrannisant son futur gendre. C'est pourquoi, dans un ultime rebondissement, Béralde risque une nouvelle tentative. Jusque-là, il a toujours discuté de manière rationnelle, argumentée et franche avec son frère (voir scène III, 3, explic TXT2). Mais cette méthode ayant échoué, il se résigne à le manipuler à défaut de pouvoir le convaincre. Il lui propose de devenir médecin à la place de Cléante, et de recevoir officiellement son diplôme dans une cérémonie organisée « à domicile ».

Problématique : Comment le spectacle organisé par Béralde permet-il à ce dénouement de remplir ses fonctions de manière inattendue ?

1^{er} mouvement : l. 1-19 : Béralde manipule Argan pour le dissuader d'imposer à Cléante de devenir médecin.

« Il me vient une pensée » : la tournure impersonnelle présente comme quelque chose de soudain, imprévu et inopiné une proposition qui est en réalité calculée et préméditée. Cette proposition, « Faites-vous médecin vous-même », installe alors un **comique de situation** qui repose sur un **retournement**, puisque le malade imaginaire va devenir un médecin imaginaire. Et précisément, **dans ce texte, tout va se trouver renversé : le malade en médecin, la folie et la raison, la vérité et l'illusion, le sérieux et le grotesque.**

Dans la formulation de cette proposition, Béralde utilise abondamment le pronom personnel « vous », qui occupe la fonction grammaticale sujet dans la plupart des occurrences (voir TXT : l. 1, 2, 3, 4, 8, 12, 13). Ce choix présente plusieurs intérêts stratégiques :

- C'est une manière de flatter Argan, en le mettant au premier plan : vous, vous, vous...
- C'est une manière de détourner son attention de Cléante en l'amenant à se concentrer sur lui-même.
- C'est aussi une manière de l'inciter à prendre sa vie en main, à devenir acteur de son destin, lui qui jusque-là n'était qu'un jouet entre les mains des médecins, soumis passivement à leurs instructions. En devenant sujet de ses actes, et non objet des diagnostics et prescriptions médicales, Argan va se comporter enfin comme adulte, et non plus comme un enfant qui a besoin d'être rassuré et guidé en permanence.

Toinette, qui n'était pas au courant du plan (sa réaction l. 33 le montre clairement), comprend pourtant immédiatement où Béralde veut en venir, et devient son alliée dans son entreprise de persuasion. Elle appuie son propos : « Cela est *vrai*. Voilà le *vrai* moyen de vous guérir bientôt ». Elle pose ainsi le véritable enjeu de ce dénouement : la guérison d'Argan (guérison psychique bien sûr, puisqu'Argan ne souffre d'aucune maladie physique mais d'un dérèglement de l'imagination). Elle énonce une phrase au présent de vérité générale : « il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin ». Outre le temps verbal, l'emploi de la tournure impersonnelle « il y a » et de l'article indéfini à valeur générale « un médecin », donne à cette phrase l'aspect d'un **proverbe**¹. Comme tout proverbe, une image vient illustrer le propos : Toinette choisit de **personnifier** la maladie, pourvue d'un trait de caractère (osée = effrontée, hardie, téméraire) et d'intentions humaines (« se jouer à » = s'attaquer). On retrouve ici le langage expressif et imagé de Toinette, typique du bon sens populaire de la servante. Mais le *bon sens* habituel de Toinette est ici transformé en *non sens* : elle affirme qu'être médecin préserverait de la maladie. Ce faux proverbe inventé par elle est parfaitement absurde mais il va dans le sens des préjugés et superstitions d'Argan. Ainsi, renonçant à corriger Argan de sa bêtise et sa crédulité, Béralde et Toinette vont au contraire exploiter ces défauts pour l'entraîner dans leur projet qui vise à le détacher de l'influence des médecins.

¹ **Rappel** : comme une sentence, ou maxime, un proverbe est une phrase résumant une vérité morale et universelle sur les comportements des hommes. Mais contrairement à une **sentence**, qui est une phrase littéraire, écrite, stylistiquement recherchée, attribuable à un auteur, un **proverbe** est anonyme, d'origine populaire, transmis oralement. Pour que le sens soit plus accessible, le proverbe est souvent imagé.

Argan répond à son frère sans faire cas de la réplique de Toinette. Ce n'est pas un refus catégorique, contrairement à ce que pourrait laisser penser d'abord la réaction méfiante : « vous vous moquez de moi ». Par la question rhétorique qui suit, il exprime plutôt une objection : pourquoi pas, mais c'est trop tard, je n'ai plus l'âge. En réalité, le seul fait d'énoncer une objection montre qu'en réalité, Argan est tenté, séduit. Il a envie d'accepter, mais il est perplexe et craintif.

C'est pourquoi Béralde va faire très exactement ce que son frère espère : balayer toutes ses objections, de manière catégorique, par exemple à travers la phrase nominale très expéditive : « Bon, étudier ». Les réponses de Béralde vont dans le sens de la folie d'Argan, elles lui disent ce qu'il a envie d'entendre. Mais Béralde ne se contente pas de le complaire dans sa folie : au fond, ses réponses sont un moyen de rassurer son frère, d'évacuer ses angoisses, complexes et frustrations qui sont finalement à la source de sa folie. On peut ainsi entendre dans ses objections l'angoisse de la vieillesse (« est-ce que je suis en âge d'étudier ? »), le complexe d'infériorité de celui qui n'a pas fait beaucoup d'études (« mais il faut savoir bien parler latin »), la frustration de n'avoir pu développer des capacités qui le fascinent chez les autres.

Par ailleurs, toutes les réponses de Béralde aux objections de son frère sont autant d'occasions de compléter **la satire de la médecine**. Ainsi, comme l'autorise **la double énonciation** au théâtre, les répliques de Béralde possèdent un double sens, en fonction du destinataire. Quand Béralde dit : « il y en a beaucoup parmi eux [les médecins] qui ne sont pas plus habiles que vous » (l. 8), il suggère que les médecins sont des ignorants : c'est ce que le public comprendra. Argan, lui, sera flatté d'entendre qu'il a déjà les compétences d'un médecin, ce qui, d'ailleurs, est partiellement vrai : il est sans doute la personne qui en sait le plus sur son propre corps, qui se connaît le mieux et qui est donc le plus capable de savoir comment faire pour se soigner.

Lorsqu'Argan objecte ensuite : « Mais il faut bien savoir parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire », on note dans cette **énumération** une hiérarchie surprenante : parmi toutes les compétences attendues chez les médecins, Argan place en premier lieu le latin, comme si c'était la plus importante. Cela souligne **la crédulité d'Argan**, qui est fasciné par le prestige d'une langue qu'il ne comprend pas et qui, à ses yeux, est la garantie d'une expertise et d'une compétence indiscutables. Le latin est, à l'époque, la langue du savoir et de la religion. Elle est réservée aux prêtres et aux spécialistes (du droit, de la médecine...). La naïveté d'Argan le pousse à accorder un respect aveugle à ceux qui maîtrisent cette langue, et qui souvent s'en servent pour exercer sur ceux qui ne la comprennent pas une manipulation intellectuelle et morale.

Béralde rétorque par une formule qui **renverse le proverbe bien connu « l'habit ne fait pas le moine »**. D'après lui, au contraire, **l'habit fait le médecin**. Autrement dit, toute l'autorité des médecins ne repose que sur une façade, une apparence. Au passage, la manière dont il décrit l'habit des médecins est assez drôle : la robe et le bonnet. En fait de bonnet, les médecins portent un chapeau pointu, noir, assorti à leur robe. Béralde choisit des termes qui pourraient tout aussi bien s'appliquer à la tenue que porte Argan, vêtu d'une robe de chambre et d'un bonnet de nuit (puisque sa femme Béline redoute qu'il ne prenne froid par les oreilles). Cela rappelle ainsi le côté interchangeable du médecin et du malade, unis dans la même obsession mortifère. Béralde contribue ainsi à ridiculiser les médecins et conforte Argan dans l'idée agréable qu'il est déjà prêt à exercer cette pratique.

C'est la première mention, dans ce dialogue, du **thème de l'habit**, qui sera développé sur plusieurs répliques (l. 12, 14, 15, 28). La médecine apparaît comme un déguisement qui annonce le carnaval dont parle Béralde à la l. 43. C'est **un grand carnaval** qu'il est en train de préparer, où le malade va se travestir en médecin, et où toutes les valeurs vont être inversées le temps d'un spectacle. La preuve en est l'antithèse qu'il formule : « avec une robe, et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison ». Le galimatias est un discours embrouillé et confus, il s'oppose à l'adjectif « savant ». L'opposition « sottise / raison » redouble le système d'antithèses qui rend cette sentence aisément mémorisable. L'habit renverse tout : les fous deviennent savants (Argan), les gens sensés deviennent fous (comme Béralde qui tout d'un coup tient des propos absurdes après avoir incarné la raison et la mesure pendant toute la pièce.). En même temps, cette déclaration aberrante souligne encore une fois la crédulité ordinaire de tous ceux qui se fient à l'apparence des gens pour déterminer leur mérite et leur respectabilité. A leurs yeux, l'habit suffit à rendre intelligent.

Toinette intervient et exagère encore l'absurdité des propos de Béralde en rajoutant : « la barbe fait plus de la moitié d'un médecin ». Son argument apporte une reformulation à la sentence de Béralde sur

l'habit, mais de manière plus proverbiale, plus imagée. La barbe, attribut de sagesse et d'expérience, vient compléter **la panoplie des médecins**, avec le bonnet et la robe. Ce dialogue propose finalement un mode d'emploi pour se déguiser en médecin : il faut porter la barbe, un bonnet, une robe, et proférer des phrases en latin.

Cléante réagit alors, comme s'il n'avait pas compris ce que Béralde et Toinette essayaient de faire pour le délivrer de la tyrannie d'Argan. Tout aveuglé par son amour et par la perspective de pouvoir épouser Angélique, il est sur le point de se soumettre à la folie d'Argan : « je suis prêt à tout », déclaration radicale qui risque de faire échouer tout le plan de Béralde en rappelant à Argan son idée première. C'est pourquoi Béralde reprend immédiatement la parole sans tenir compte des propos de Cléante.

2^e mouvement : l. 20-30 : Béralde explique à Argan l'organisation concrète de la cérémonie où il recevra le diplôme de médecin

Béralde s'empresse de ramener Argan au sujet qui les occupe. Il accélère le mouvement pour profiter des bonnes dispositions dans lesquelles il sent son frère : « Voulez-vous que l'affaire se fasse *tout à l'heure* ? ». La locution adverbiale « tout à l'heure » signifie : à l'instant, immédiatement. Les répliques sont brèves et s'enchaînent sur un rythme très rapide. Argan ne fait que reprendre sur un mode interrogatif les mots de son frère : « Comment tout à l'heure ? » « Dans ma maison ? ». Il semble ne plus avoir le temps de construire une phrase correctement : « Mais moi, que dire, que répondre ? ». Ses phrases nominales, dépourvues de toute construction syntaxique, montrent qu'Argan est pris de court, déstabilisé, à la fois excité et paniqué par la perspective que lui offre son frère. Il est comme emporté dans un tourbillon et perd le contrôle de la situation. Il est devenu un pantin entre les mains de Béralde, comme le montre la position objet qu'occupe cette fois le pronom « vous » désignant Argan : « On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en *vous* mettre en habit décent ». Béralde a fait croire à son frère qu'il devenait maître de son destin, mais en réalité c'est lui qui dirige les opérations, dissimulé sous un mystérieux « on » dont Argan est réduit à exécuter les instructions. Le plan de Béralde réussit grâce à la fine connaissance qu'il a des défauts de son frère et grâce à sa capacité à les exploiter pour emporter son adhésion : non seulement il utilise sa crédulité, en lui faisant croire qu'il est en mesure de faire venir à domicile une institution comme la faculté de médecine, mais il joue aussi sur l'avarice d'Argan en spécifiant : « Cela ne vous coûtera rien ».

A la fin de cet échange, Argan est convaincu. Le mode impératif (« Allons, voyons cela ») a remplacé la modalité interrogative : il a dépassé ses réticences et ses appréhensions et il adhère au projet de Béralde avec entrain (« allons » : verbe de mouvement) et curiosité (« voyons cela »). Il faut comprendre qu'après cette réplique Argan sort de scène pour aller se préparer et que Béralde se retrouve seul avec Toinette et les deux amoureux.

3^e mouvement : l. 31-45 : Béralde explique aux autres personnages ses véritables intentions.

Argan le fou étant provisoirement exclu, cela permet à une parole sensée et raisonnable de s'exprimer à nouveau. Les questions de Cléante et Toinette relaient celles que se pose le spectateur. Le public, en effet, vient d'assister à un ultime rebondissement : il devine vaguement ce que Béralde a en tête mais veut élucider plus précisément les rouages de son plan. Béralde a convoqué une troupe de comédiens, peut-être les mêmes que ceux qui ont chanté le 2^e intermède, qui vont se faire passer pour des médecins de la faculté. En expliquant ses intentions aux trois personnages qui l'entourent, il fait d'eux ses complices et les englobe dans son projet à travers le pronom « nous » : « *nous* divertir un peu ce soir », « je veux que *nous* en prenions *ensemble* le divertissement ». Son explication recourt largement au champ lexical du théâtre et du spectacle (« divertir », « divertissement », « intermède », « comédiens », « des danses et de la musique », « le premier personnage »). On a ici un personnage de la pièce expliquant l'organisation d'un spectacle qui va se dérouler dans la pièce : c'est une nouvelle **mise en abyme**. La phrase de Béralde est construite autour d'un verbe de volonté : « je veux que... et que... ». C'est lui qui dirige, il prend le rôle du **metteur en scène**, et devient une nouvelle fois le double de Molière, chef de troupe. Ainsi, c'est lui qui distribue les rôles de ce spectacle dans le spectacle, et confère à Argan le rôle principal (comme Molière le lui a conféré dans la pièce cadre à laquelle il donne son titre).

Angélique intervient pour prendre la défense de son père : bien qu'il l'ait brusquée et malmenée, elle reste profondément attachée à lui. L'association oxymorique « un peu beaucoup » constitue un euphémisme qui vient adoucir l'objection qu'elle adresse à son oncle : tout en émettant une réserve, elle ne remet pas en

cause son adhésion à son projet. Tous deux sont unis par une véritable entente, comme le montre le parallélisme harmonieux dans l'enchaînement de leurs répliques : « Mais mon oncle... » / « Mais ma nièce... » Béralde apporte une réponse aux craintes d'Angélique : « Ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies ». Le mot « fantaisie » renvoie au titre de la pièce, car au XVII^e siècle c'est un synonyme d'imagination² ; mais cela peut aussi signifier un caprice, ce qui renvoie au caractère tyrannique et puéril d'Argan. Béralde explique que le but de son stratagème n'est pas d'humilier Argan en faisant de lui la cible d'une duperie collective, mais de s'associer à son délire. Au lieu de subir sa folie, ils vont la partager avec lui. L'intention n'est pas blessante, elle ne consiste pas à *exclure* le fou, mais à *l'intégrer* grâce à un spectacle. Lorsque Béralde précise : « tout ceci n'est qu'entre nous », il inclut bien Argan dans le « nous », celui de la famille réunifiée depuis que les fauteurs de trouble (M. Purgon et Béline) ont été chassés. Il ne s'agit pas de montrer Argan du doigt et d'en faire la risée du monde entier, mais au contraire de l'entourer affectueusement et de réaliser son rêve d'enfant, aussi absurde soit-il. La cérémonie est un cadeau offert à Argan plutôt qu'un châtement pour le corriger de son hypocondrie. Argan ne deviendra jamais un adulte raisonnable et sensé. Mais au lieu de le rejeter ou de s'épuiser à l'affronter, Béralde propose de l'accepter tel qu'il est, avec sa folie, avec sa maladie mentale, avec ses caprices absurdes. Pour mieux convaincre Angélique, Béralde modifie légèrement son projet initial : au lieu d'être le public qui assiste au spectacle, Cléante, Angélique, Toinette et lui vont y participer aux côtés d'Argan : « nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie *les uns aux autres* ». L'expression « les uns aux autres » induit l'idée de réciprocité dans le rire : rire des autres, certes, mais aussi accepter que les autres rient de soi, car personne n'est exempt de défauts et personne ne peut prétendre échapper au ridicule. Cette comédie collective permettra à chacun de prendre du recul par rapport à soi et de pratiquer l'autodérision. Lorsque Béralde ajoute : « le carnaval autorise cela », **il rattache son projet à l'esprit des fêtes de Carnaval**, période pendant laquelle la pièce a été créée (février 1673). Le carnaval est une période festive qui précède le carême³ et annonce la sortie de l'hiver. La pièce est donc sous le signe de ce moment très particulier de l'année où tout est permis, où les rôles s'inversent grâce aux déguisements et où **la folie devient la norme**. Les hiérarchies sociales sont renversées, les plus modestes se déguisent en princes, rois ou évêques, les plus puissants se transforment en mendiants, paysans ou fous du roi... Ici, précisément, les malades deviennent des médecins, les médecins deviennent des acteurs (ce qu'au fond ils sont par nature, avec leur faux savoir et leurs beaux discours). La cérémonie organisée par Béralde remplit bien la fonction d'un carnaval : celle d'un exutoire collectif qui assure la cohésion du groupe en permettant à chacun de se défouler, de réaliser ses fantasmes et de faire *pour rire, pour de faux*, ce qui est normalement interdit ou impossible. Cela permet de libérer les tensions sur un mode ludique et festif pour éviter qu'elles ne se transforment en violence. La rancœur, la révolte, la vengeance que chacun aurait envie d'infliger à Argan après tout ce qu'il a fait subir à son entourage, sont ainsi remplacées par une sorte d'ivresse collective. Le rire sanction à l'encontre des défauts d'Argan se transforme en un rire d'indulgence où tout le monde communique dans un joyeux spectacle final. **A défaut d'un châtement, Béralde propose donc un exutoire** qui va permettre à tous de se libérer des tensions accumulées pendant cette journée bien remplie. Il conclut par une phrase qui souligne son enthousiasme et son excitation communicative à l'idée de ces réjouissances : « Allons vite préparer toutes choses ».

Cette cérémonie loufoque va se substituer au mariage qui traditionnellement vient conclure les comédies. Les deux dernières répliques, échangées par les deux amoureux, font penser à une demande en mariage : « Y consentez-vous ? » suivie d'une acceptation, le fameux « oui ». Le pronom *y* renvoie au projet de Béralde, non au mariage. Mais au fond, ce n'est qu'une seule et même chose, puisque c'est cette cérémonie qui les délivre de la tyrannie d'Argan et rend possible leur union ; elle réunit la famille d'Argan de manière bienveillante, aimante et joyeuse. Angélique rajoute : « puisque mon oncle nous conduit ». Normalement, c'est le père qui conduit la jeune mariée jusqu'à l'autel. Mais Argan a démerité dans son rôle de père, en cherchant à imposer à sa fille un mari qui répondait à ses besoins à lui. En revanche, c'est Béralde qui a défendu les intérêts de sa nièce et qui lui a permis d'épouser sereinement un homme selon son cœur. La dernière phrase d'Angélique, qui est aussi la dernière de la pièce, est donc une marque de confiance absolue dans la personne de son oncle, dont la sagesse souriante et bienveillante fait de lui une figure paternelle rassurante, bien éloignée de la folie despotique de son véritable père.

² Le mot est construit sur la même racine que fantasme (scénario imaginaire), fantôme (apparition imaginaire)...

³ Le carême, qui dure les 40 jours précédant le jour de Pâques, est un temps de jeûne et de pénitence dans le calendrier chrétien.

Le 3^e intermède commence alors. Il est désigné comme une « cérémonie burlesque » associant différents arts : les propos parlés (récit, qui désigne ici le scénario d'une action ordonnée), le chant et la danse. L'adjectif **burlesque** est intéressant parce qu'il renvoie une nouvelle fois à l'idée de renversement propre à l'esprit de carnaval. Une œuvre burlesque consiste à parodier une action noble, élevée, sérieuse, en la travestissant de manière ridicule et triviale. On renverse une action sérieuse en action loufoque. Cela confirme la dimension carnavalesque de ce dénouement.

Cette dimension carnavalesque renforce l'aspect spectaculaire de la comédie en offrant une sorte de point culminant, une surenchère dans les effets spectaculaires : une longue didascalie explique que la scène est envahie d'une foule de personnages déguisés. On voit d'abord intervenir les tapissiers, fonction que Molière connaît bien, qui vont transformer la chambre d'Argan en lieu de cérémonie. Puis arrivent les acteurs qui interprètent les membres de la faculté, en tout 46 comédiens qui représentent tous les grades du milieu médical. Tout est rythmé, chorégraphie : « en cadence », « chantants », « dansants ». Les acteurs s'installent alors sur les bancs préparés à cet effet, « selon les rangs », c'est-à-dire que les places occupées révèlent le grade de chacun dans la hiérarchie qui structure la faculté de médecine. Or, qui dit hiérarchie dit enjeu de pouvoir... Molière n'en a pas fini avec la satire de la médecine, qui ne fait que commencer, mais dans un autre registre.

Le président de la faculté ouvre la cérémonie, dans un latin macaronique (ou latin de cuisine), c'est-à-dire une imitation humoristique du latin qui consiste à mélanger des mots français et latins (« *Facit a gogo vivere* »), à décalquer directement la syntaxe sur celle du français, ou à rajouter des terminaisons latines à des mots français (« *argentum* »). Même sans avoir fait de longues études de latin, on peut facilement décrypter ses propos, et notamment ceux qui ponctuent la première strophe : « *Salus, honor et argentum, / Atque bonum appetitum* ». (Santé, honneur et argent, et bon appétit). Manière de souligner une fois de plus la vénalité et l'ambition des médecins, mais aussi d'inviter joyeusement les spectateurs à profiter du festin...

Conclusion : Grâce au spectacle de Béralde, le dénouement remplit ses deux fonctions mais en ménageant la surprise du spectateur. Tout d'abord, au niveau de l'intrigue, la résolution attendue est apportée mais, au lieu de la cérémonie de mariage, le spectateur assiste à une cérémonie burlesque où triomphe la folie d'Argan désormais intronisé médecin. Sur le plan moral, on attendrait que ce dénouement corrige Argan de ses défauts, ou bien le punisse d'être à ce point borné, fermé, crédule, colérique, autoritaire, égoïste, influençable, hypocondriaque et vénal. Mais Molière semble renoncer à corriger Argan, puisqu'au contraire tous les personnages le suivent dans son délire obsessionnel. La maladie d'Argan est une maladie de l'imagination, qui ne peut être soulagée que par l'illusion, la fiction, la mise en scène d'une cérémonie imaginaire. En un mot, seule la comédie peut apporter une réponse aux troubles d'Argan. Le théâtre ne le guérira pas de sa folie, mais il permettra à lui et à toute sa famille de la vivre plus sereinement, loin des charlatans qui en tirent profit. Cette folie divisait la famille : elle la réunit à présent. Elle était source de conflit : elle sera désormais inoffensive et joyeuse. Le spectacle théâtral est donc présenté comme un remède, une alternative à la médecine : la comédie agit comme une forme de *lavement* qui nettoie non pas les intestins mais le cerveau du malade en éliminant par le rire les mauvaises habitudes, la peur de la mort, l'angoisse de la maladie, les frustrations... Ce dénouement propose une version burlesque de la *catharsis* tragique⁴ : le rire, tout autant que la pitié et la terreur qu'on éprouve devant une tragédie, a des vertus purificatrices, ou du moins purgatives...qui remplacent les traitements de M. *Purgon*. Ainsi, ce dénouement, qui concilie la cérémonie festive et la satire de la médecine, est aussi un hommage à l'art théâtral et aux pouvoirs du spectacle.

⁴ Je vous rappelle que la *catharsis* (en grec : purgation, ou purification) est un processus lié à la représentation d'un spectacle tragique. Théorisée par le philosophe grec Aristote, la *catharsis* consiste à purifier le spectateur de ses passions dangereuses grâce à la représentation, sur la scène, des souffrances engendrées par des personnages qui se sont laissé aller à ces mêmes passions (la jalousie, l'amour interdit, l'ambition, la colère...). En éprouvant pour ces personnages, en proie à de vives souffrances, des sentiments mêlés de pitié et de terreur, le spectateur se libère de ses tensions et des passions nocives qui le rongent. Normalement associée à la tragédie, la *catharsis* peut aussi se produire grâce au rire dans un spectacle comique, car le rire a aussi le pouvoir d'évacuer certaines émotions ou angoisses.